

LA TEAM SLGM & GUILLAUME NAIL

INNOCENCE COUPABLE



LA MUTINERIE
MEDIATION & LITTÉRATURE

LA TEAM SLGM & GUILLAUME NAIL

INNOCENCE COUPABLE

AVANT-PROPOS

Ce roman est le résultat d'un partenariat inédit noué entre le réseau des bibliothèques de Caen-la-Mer et La Mutinerie, médiation & littérature. Quatre classes se sont jointes à l'écrivain Guillaume Nail pour élaborer une fiction haletante se déployant au cœur de l'agglomération caennaise.

Cette démarche d'éducation artistique et culturelle originale, inscrite dans le cadre des festivités organisées pour le Millénaire de Caen, a permis aux élèves de vivre un compagnonnage de longue durée avec un romancier renommé, de se familiariser avec les médiathèques et bibliothèques installées à proximité de leurs établissements respectifs et... de découvrir le réseau de tram Twisto, trait d'union entre les différents quartiers où sont scolarisés les élèves... et où évoluent leurs héros !

Pour nourrir leur récit, les auteurs se sont également appuyés sur des enquêtes de terrain. Les parents et ados de trois familles fréquentant le centre socio-culturel CAF d'Hérouville-Saint-Clair ont témoigné de leur approche sensible du territoire, et dix apprenants allophones des Points d'Insertion par l'Accueil et la Formation (PIAF) du GRETA Côtes normandes, ont réalisé des interviews sur le quartier de la Guérinière.

LA TEAM SLGM

La Team SLGM est composée d'élèves issus de quatre collèges : Senghor, Lechanteur, Guillaume-de-Normandie et Mandela.

5° 3 du collège Léopold-Sédar-Senghor d'Ifs

Abrata Adam, Damla Arikan, Dina Benaouda, Cassy Cornet, Milan Delikaya, Luna Deshayes, Nathaël Jame, Liam Jean, Keryan Jeanne Blusseau, Abygaëlle Launay, Sadji Maaroufi Rault, Hémy Maillard, Jade Marie, Noam Martiradonna, Coline Meslin, Ilyès Morel, Léonylh Pelletier, Lucas Treuveur.

Et leurs enseignantes : Annie Le Gratiet (lettres), Valérie Dries et Stéphanie Gounou (documentalistes).

5° 4 du collège Fernand-Lechanteur de Caen

Paolo Barteau, Eghosa Bello Osasogié, Anissa Benzekhroufa, Wassila Chachoua, Noah Crétois, Lise Cuvigny Thomas, Rafaël Florack, Yannick G., Fathiy Hassan Axmed, Thalia Jacques-Liva, Naoufel Jertila, Israil Katsieva, Malya Khadir, Edmar Kieza, Maëlysa Laval, Tess Lecouturier, Enzo Lemarchand, Zélie Lendresse, Enzo Lenouvel, Marwa N., Abdoul-Malik Oustarkhanov, Mohamed Queita, Uché Samuel Nnaji.

Et leur enseignante : Nathalie Mabilie (lettres).

5° 4 du collège Guillaume-de-Normandie de Caen

Mayar Abaïdia, Waheb Ahmed Agab Sharef, Umut Aras Arslan, Lison Briot, Lény Brodin, Marley Caru, Rûmeysa Cil, Serena Coustillier-Vaillant, Keyan Fenhari, Zoé Goulay, Léo Guerin, Lisa Hurtis, Saddam Khan, Mellina Khelfa, Maxime Koraitem, Marie Le Josne, Léa Lemarchand, Loanne Leudet, Ikse Mari, Messy Munoz, Mia Packa Blanchet, Lou Pamphile, Jeanne Philippe, Herearii Tetiarahi, Esma Yalcin.

Et leur enseignante : Sarrah Delobelle (lettres).

4° B du collège Nelson-Mandela d'Hérouville-Saint-Clair

Yasmine Baghit, Simon Belly, Khâdija Benali, Mathys Delahaye-Lemonnier, Saja El Hallam, Samuel Gioia, Owen Gosset, Marwa Hassouni, Mohammed Kalaliz, Ethan L, Océane L, Yaniss Manouri, Maelyse Marx, Axel Paumier, Arsène Potolot, Mohammad Nayam Q, Alhadj T, Vlad Vlad.

Et leurs enseignants : Pierre-Alain Durand (lettres), Catherine Kim (documentaliste).

Dans le silence, les ombres des troncs se dessinent, lugubres. Seulement le cri d'une chouette, dont le vol embrasse soudain le clair de lune. La bête part chasser sa proie, et ses ailes frôlent un spectre vêtu de noir, qui s'écorche les mains à la terre gelée. Tout près, une stèle de granit s'efface, à peine lisible dans l'obscurité :

BARYCENTRE DU DÉPARTEMENT DU CALVADOS

Qu'est-ce que cela signifie ? Les mains s'en fichent, qui s'acharnent à gratter encore, déloger les racines pour enfin s'arrêter : elles ont trouvé ce qu'elles cherchaient. L'émail des dents s'irise et la silhouette s'élanche vers l'orée de la forêt. Ses pas résonnent sur la passerelle qui surplombe le périph. Quelques voitures rugissent ; pour le reste, la ville dort, paisible. Toutes ses lumières éteintes. Un poids-lourd klaxonne et les lèvres murmurent :

« Vous ne me laissez pas le choix. ».

Une lueur vengeresse embrase ses yeux.

CHAPITRE 1

AU PLUS PRÈS DES ÉTOILES

Le cône du château d'eau de la Guérinière se découpe en contre-jour, transpercé par la nuit. Les jeux de lumières installés sur ce monument emblématique du quartier, audace architecturale datant des années 1950, se reflètent, éclaboussant les bâtiments d'une douce aurore boréale. Rien d'autre, sinon, que le calme de l'obscurité. Pour qui prête attention, pourtant, une silhouette se détache, qui surplombe la ville. Kayden. Venu comme chaque nuit escalader, le jeune homme contemple la voie lactée, au plus près des étoiles.

Un léger vrombissement vient perturber le spectacle, Kayden s'irrite. D'habitude, à cette heure, rien ne dérange. Il voudrait savoir ce qui se trame mais garde sa torche éteinte, de peur de trahir sa présence. Soudain un drone surgit, manquant le faire tomber, et s'esquive déjà de l'autre côté. Il l'entend qui patiente, en stationnaire, puis qui trifouille, générant des bruits métalliques. Des cambrioleurs en repérage ? Depuis sa position, Kayden ne voit rien. La police qui cherche à l'intimider ? Le garçon retient son souffle, inquiet.

Enfin, le drone s'éloigne et il reste avec ses questionnements. Il se glisse le long des échelles, frissonne quand quelques gouttes lui coulent sur le visage — certains tuyaux fuient depuis toujours — et traverse la nuit pour rejoindre sa chambre avant que sa mère revienne. De garde à la réception de son hôtel, celle-ci le croit sagement endormi.

*
* *

Au moment d'envoyer le message, ses ongles noircis de terre tremblent, fébriles :

J'ai trouvé ce que vous m'avez demandé.
On peut se donner rendez-vous ?

Ce que tous deux s'apprêtent à faire n'est pas sans conséquence ; dévoiler leurs visages respectifs lui paraît être la base. Son interlocuteur n'est manifestement pas de cet avis :

Colis minuit pile.
Poubelle parc, derrière arrêt Château-Quatrans.

Soit. Ne lui reste qu'à renfiler sa capuche, et attraper le dernier tram. Personne ne remarquera son absence, de toute façon.

CHAPITRE 2

PANIQUE À LA FERME

Son alarme sonne, brutale. Mao se concentre pour l'éteindre rien que par la pensée. En vain, les bruits stridents s'obstinent. Et sous sa fenêtre, les vaches s'y mettent aussi, qui meuglent de concert. Mao tapote le réveil, s'extirpe douloureusement de la couette et hop, direction la douche. Dernier répit avant ce moment qu'elle redoute. Dans une heure, elle franchira les grilles de Senghor... Pas de bon augure, que son nouveau collègue rime avec « mort » : à l'instar des trois établissements qu'elle a enchaînés depuis la rentrée, elle sent que là-bas aussi, on va se moquer d'elle, les autres vont s'étonner de sa prothèse, de sa mèche rouge, et ça va partir en sucette, comme d'habitude. D'ailleurs, la nuit l'a mise en garde : des visions ont submergé son sommeil, des corps qui se tordent, et les animaux de la ferme familiale en panique, qui courent à travers les prés, la bave aux lèvres.

Mao finit de se préparer. Elle ajuste son bras articulé, s'exerce à quelques pompes et masque son tatouage d'un pansement fantaisie. Dans la cuisine, l'absence du parfum de chicorée l'étonne.

— Mamie ?

Sa grand-mère est toujours la première levée.
Étrange... Elle répète son appel :

— Yaay ?

Sa mère surgit brusquement de la cour. Elle a les yeux fiévreux.

— Chut ! Mamie s'est sentie mal, cette nuit. Elle a vomi. Viens donc m'aider, plutôt.

Pas le temps d'en savoir plus, Mao doit se charger de la traite, une tannée tant les bêtes sont perturbées par l'absence de sa grand-mère. Certaines régurgitent même un peu de bile. Mao s' imagine déjà la scène, quand elle déboulera dans sa classe, les baskets toutes crottées. « C'est vous la nouvelle ? Et en retard dès le premier jour ? Ça promet. »

Les regards vont la toiser, curieux. Avec ses cheveux en pétard, son odeur d'étable et de sueur, direct, on va la reléguer dans les bizarres. Mao formule une prière dans sa tête : *Faites que je ne sois pas harcelée, encore une fois...* Mais sa mère l'interrompt :

— Mamie ne répond plus, on file au CHU.

CHAPITRE 3

DRÔLES D'ENDROITS POUR UNE RENCONTRE

Kayden déteste affronter son reflet dans le miroir, à s'efforcer de reprendre figure humaine. D'autant que cette fois, c'est pire que tout : son vitiligo s'est enflammé pendant son sommeil. Ses taches de dépigmentation ont grandi, l'auréole qu'il dissimule habituellement sous ses lunettes lui mange la moitié de la joue. Impossible d'appliquer du fond de teint comme il le fait parfois, ça ne cacherait pas grand-chose. Seule solution : attraper le thermomètre, qu'il chauffe au radiateur tout en guettant sa mère. Celle-ci glisse justement une tête, l'air fatigué de sa nuit.

— Tu vas être en retard.

— Je suis malade, marmonne-t-il.

Pas dupe, sa mère veut reprendre sa température, et Kayden n'a pas d'autre choix que de lui dévoiler son visage. Elle blêmit :

— Je t'emmène aux urgences.

Sur le parking, une ambulance les klaxonne, tous gyrophares dehors. En sortent une jeune fille, dont le visage lui paraît familier, ainsi qu'une femme qu'il

suppose être sa mère et une vieille dame, couchée sur un brancard. La fille hurle :

— C'est ma grand-mère, elle n'arrête pas de vomir ! Et puis nos bêtes aussi !

— On n'est pas une clinique vétérinaire.

— Mais il faut la sauver !

Plus tard, dans la salle d'attente, Kayden cherche à se souvenir. *D'où est-ce que je connais ce visage...*

Les joues baignées de larmes, la fille prend conscience qu'on l'observe. Elle le regarde droit dans les yeux.

— Mao.

— Pardon ?

— Moi c'est Mao. J'étais dans ton collège, à Guillaume-de-Normandie.

Bien sûr ! Kayden se la rappelle maintenant, qui se faisait harceler au milieu de la cour. Sa silhouette recroquevillée, au pied du poster de *Barbie*, placardé dans le couloir du collège. Il s'en veut de l'avoir ignorée, alors, craignant qu'on le harcèle à son tour. Déjà qu'avec son penchant pour la mode, il ne passe pas inaperçu...

— Pardon. Moi c'est Kayden. C'était ta grand-mère, sur le brancard ?

Mao hoche tristement la tête.

— En plus, c'est mon premier jour à Senghor. Ça craint si je me pointe pas.

— Et ta mère ?

— Elle a dû retourner s'occuper des animaux.

Une fille de leur âge les interrompt. Métisse aux cheveux bouclés, on devine des vêtements de marque sous sa blouse blanche, estampillée d'un badge crayonné « Mya ».

— Mao Saeng ?

— Oui.

— Votre grand-mère est sous perfusion. Elle doit rester en observation.

— Pardon, mais, t'es pas un peu jeune pour être infirmière ? s'étonne Kayden.

— Stage de troisième. En vrai, je suis au collège Lechanteur, dans le quartier de la Pierre Heuzé.

— Et je peux toujours pas la voir ? panique Mao.

— Écoute, tente de la rassurer Kayden. T'as qu'à filer. Et moi, je reste là, je te tiens au jus.

— Tu es de la famille ? s'assure Mya.

— C'est ma sœur.

Mao se retient de pouffer ; faut dire, avec sa coupe afro, Kayden est loin de lui ressembler. Habitué à mentir, celui-ci ne se démonte pas :

— J'attends le médecin pour mon vitiligo. Alors, je fais d'une pierre deux coups.

Tout en l'examinant une heure plus tard, le médecin demande :

— Vous avez été en contact avec quelque chose d'inhabituel ? Ou vous avez connu une frayeur, une sensation de surprise ?

L'homme le sonde de ses yeux sombres. Kayden choisit de taire son escapade nocturne, de peur qu'on prévienne sa mère. Et quitte la consultation avec une banale crème.

À bord du tram pour la Guérinière, il envoie un message à Mao :

— Ta grand-mère dort toujours. Elle ne se réveillera que demain.

Sa tchatche lui a permis de récupérer son 06, de même que celui de Mya, qu'il a fait promettre de le tenir informé en échange de ses bons plans friperies — la jeune fille juge ses fringues « trop stylées ». Kayden n'a toutefois pas envie de shopping et n'a qu'une seule idée en tête : regagner le château d'eau en espérant que le drone revienne, et qu'il puisse s'en emparer, savoir ce qu'il cache.

À la nuit tombée, néanmoins, c'est une autre surprise qui l'attend : un gars est là, qui saute de barreau en barreau, incroyable d'agilité. Kayden sent son cœur se serrer : si tranquille d'habitude, son jardin secret est en train de se muer en autoroute.

Des lunettes de sport sur les yeux, l'intrus l'interpelle d'une voix grave :

— Fan de Parkour toi aussi ?

— Euh...

— J'en avais marre des immeubles chez moi. Hérouville, j'ai fait le tour. Je me suis dit qu'ici, ce serait un bon terrain de jeu. En plus avec le tram, c'est direct. Trop pratique ! Mais je veux pas te déranger, si c'est ta place. Moi c'est Abdulaï.

Le gars est drôlement bavard, même pas farouche ou étonné. Alors qu'il débarque pile quand Kayden a choisi de mener son enquête. Y aurait-il un lien entre lui et le drone ? Kayden prêche le faux pour savoir le vrai :

— Hier, y avait un drone qui rôdait ; fais gaffe, ça peut surprendre.

— Ah ouais ? Et du coup tu l'attends ?

— Je veux même l'attraper.

— Cool. On peut savoir pourquoi ?

Kayden hésite. Lui faire le récit des dernières vingt-quatre heures ? Avec son regard intelligent, Abdulaï inspire étrangement confiance. Il décide de se lancer, Abdulaï écoute en silence...

— Donc je résume, finit-il par le couper. Des vaches malades. Une grand-mère en PLS. Et toi, quelques gouttes sur la tête et direction l'hosto ?

— En gros. Ça va, ça démange pas, mais là... clairement, je réagis de manière étrange.

— Si tu veux mon avis, y a un truc chelou avec l'eau.

Pas le temps de répliquer qu'Abdulaï ramasse ses affaires.

— On fait équipe ? Je te laisse attendre ton drone et moi, je trace à Hérouville.

— Quel rapport ?

— Y a un autre château d'eau, là-bas, je vais voir ce que je peux y trouver. Rancard demain ?

— Tu serais pas parano, là ?

— Mon père est mort en cherchant à me sauver en mer, quand on est arrivés en France. Du coup l'eau, je me méfie. Si tu veux mon conseil : évite de toucher les tuyaux, et ne bois qu'en bouteille.

Tandis qu'Abdulaï dégringole les escaliers, Kayden observe les marques blanches qui lui strient les mains. Une angoisse l'étreint.

CHAPITRE 4

QUE D'EAU, QUE D'EAU...

Au matin, son vitiligo va mieux. Comme quoi l'inflammation n'a rien à voir avec le stress, car Kayden est resté sur le qui-vive toute la nuit, sans que le drone revienne. Son portable vibre, c'est Mya :

**Merci le stage carnage !
6 cas d'intoxication ce matin.
Je touche plus terre...**

Abdulaï a-t-il vu juste, pour l'eau ? Kayden l'informe du scoop de Mya. La réponse ne se fait pas attendre :

J'avais raison !

À l'approche du collège Mandela, Abdulaï transmet ses consignes à Kayden : demander à Mya l'âge, les symptômes et l'adresse de chaque patient, entre autres. Mya hésite, mais promet de faire ce qu'elle peut. En milieu de journée, celle-ci fournit des infos, et Abdulaï passe en mode surchauffe — il envoie

message sur message, et exige de Kayden qu'il donne rendez-vous aux filles :

**18 h. Arrêt de tram Château-Quatrans.
Je vous expliquerai.**

Il fait froid, ce soir, et les passants se font rares dans les allées qui bordent l'enceinte du château millénaire de Guillaume le Conquérant, illuminée de bleu. Prudentes, Mao et Mya se sont installées sur un banc, à l'abri des regards. Non loin, un garçon monté sur ressorts s'exerce à grimper les remparts. C'est Abdulāi. À peine celui-ci aperçoit-il Kayden, qu'il rejoint le petit groupe et, sans prévenir, colle son visage à celui de Mya.

— Ah toi je te reconnais, t'es la fille de la mairie !

Mao se méfie illico :

— C'est quoi cette histoire ?

— Aucune idée, se défend Mya, qui pâlit néanmoins. Kayden ? C'est lui, ton fameux copain « surdoué » ?

— Mais si, s'obstine Abdulāi. J'arrive du Sénégal, ma mère a besoin de papiers pour son dossier de naturalisation, et je me souviens : t'as tapé un scandale devant tout le monde. J'avoue, c'était stylé.

— C'est quoi cette histoire ? répète Mao.

Mya sent leurs regards suspicieux. Elle choisit de la

jouer sincère. Et leur raconte sa matinée d'il y a quinze jours, à enchaîner les tutos pour réussir une belle pile de crêpes, dans l'espoir d'enfin convaincre ses parents de passer un moment avec leur fille adoptive.

— Ils sont jamais là. Je voulais leur rappeler que j'existais.

Raté, vu le texto de son père, qui avait achevé de la mettre hors d'elle :

Désolé. Trop de travail. Bon appétit.

Cinquième fois qu'ils lui faisaient le coup, cette semaine-là. Furax, Mya s'était engouffrée dans le premier tram, direction l'hôtel de ville et sa somptueuse façade, héritée de l'ancienne abbaye aux Hommes. Au détour de l'escalier monumental, elle avait croisé son père, justement ; et lui avait hurlé dessus :

— Tu as une fille, je te rappelle !

— Mais enfin, ça va pas ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Y a que j'ai fait des crêpes. Et comme d'habitude, toi et maman vous n'en avez rien à faire.

— On se saigne pour t'offrir le meilleur.

— menteur ! Y a que votre boulot qui compte. Vous n'êtes même pas ma vraie famille !

Mya se souvient maintenant du garçon au guichet, son air estomaqué à observer la scène. C'était donc Abdulāi. Celui-ci lui pose une main sur l'épaule.

— Bref, mes parents s'en fichent de moi, ajoute-t-elle dans un sanglot. D'ailleurs, ils m'imposent ce stage à l'hosto alors que mon rêve, c'est de dessiner. J'aurais adoré passer ma semaine aux Beaux-Arts.

— Et ton père, il fait quoi ?

— Il est adjoint en charge de l'urbanisme. Résultat, il est jamais là.

Abdulaï sourit grand, intriguant les trois autres.

— Ça peut nous être utile, cela dit.

Il leur fait signe d'approcher, et baisse la voix :

— Je peux vous faire confiance ? J'ai beaucoup réfléchi depuis hier... Et je soupçonne un vaste complot, à l'échelle de toute l'agglomération !

Habile à croquer les visages — « ça m'aide à déstresser », a-t-elle tenté de se justifier —, Mya des-sine compulsivement tandis que, de son côté, Abdulaï s'enflamme. Les drones, les vaches de Mao, ou les nouveaux cas d'intoxication... selon lui, l'approvisionnement en eau est le premier point de vulnérabilité de l'agglomération.

— Quelqu'un empoisonne les réservoirs, finit-il par leur déclarer.

— Mais dans quel but ? cherche à comprendre Kayden.

— Ça, on va le découvrir. Qu'on cherche à déstabiliser la mairie, nuire aux Caennais, ou obliger les gens à acheter des packs d'eau, ce qui est sûr, c'est que les châteaux d'eau sont une cible idéale.

— En quoi ça nous concerne ? s'interroge Mao, qui s'applique à repositionner le pansement qui lui barre le bras.

— Tu veux que ta grand-mère meure en rebuvant de l'eau empoisonnée ? Ou toi, Kayden, devenir complètement blanc ?

— C'est sûr que, dit comme ça...

— J'ai un plan pour trouver qui est derrière tout ça, leur affirme Abdulaï. Et vous allez m'aider.

Mya casse brusquement la mine de son crayon, de plus en plus mal à l'aise.

— Tu délirais pas un peu ? Je veux dire, c'est juste une coïncidence.

— L'avenir dira si je me trompe.

— Vous savez quoi ? vient renchérir Mao. J'ai fait une sorte de rêve dans le même sens.

— Donc maintenant on parle aux esprits de l'eau, c'est ça ? ironise Mya.

— Bon écoute, Mya, s'agace Kayden. Personne te force. T'es avec nous, ou tu te dégonfles ?

— Bien la peine de travailler au CHU, si c'est pour rester sans rien faire quand les gens sont malades.

Tandis qu'Abdulaï leur explique comment il compte démasquer le coupable, Mya revoit sa vie en accéléré — du moins, les deux dernières semaines.

Elle, au fond du gouffre après sa violente dispute à la mairie, errant sur son ordinateur, et tapant des

recherches au hasard, pour trouver un moyen d'appeler ses parents au secours...

La mère de la jeune fille s'occupe du service des eaux, ce qu'elle s'est bien gardée d'avouer à ses nouveaux amis.

Son improbable échange en ligne avec cet inconnu, proclamé expert en sciences neurocomportementales, et qui lui a soufflé cette idée folle : contaminer « un petit peu » certaines canalisations. « Vu leurs métiers, rien de tel pour alerter tes parents, » a-t-il garanti. « Surtout si tu les mets sur la piste d'un antidote : en voyant leur fille les aider, ils comprendront qu'ils ne peuvent pas se passer de toi. »

Sur le coup, cela lui a paru une bonne idée.

Deux nuits plus tard, rongée de solitude, et épuisée par le manque de sommeil, Mya obéit aux directives, gratte la terre du bois de Lébissey et de la forêt d'Ifs, en quête de certains champignons et de sèves spécifiques, destinés à préparer une mixture « inoffensive » que le scientifique injectera dans les réservoirs.

— Bref, la première étape de mon plan, c'est de choper le drone que Kayden a vu, poursuit Abdulaï. Il peut nous en apprendre beaucoup.

Abdulaï rajuste sa capuche, non sans jeter un regard à Mya. Celle-ci frémit ; le garçon voit-il clair en elle depuis le début ?

— Retrouver son propriétaire sera ensuite un jeu d'enfant.

— Mais comment ?

— En craquant son système informatique. C'est quelque chose que je sais assez bien faire.

Une tempête dans le crâne, Mya hoche stupidement la tête, s'imaginant déjà menottes aux poignets. Elle espère qu'il n'est pas trop tard. Les garçons ont prévu de piéger le drone cette nuit, elle doit prévenir au plus vite son complice qu'elle souhaite mettre fin à son délire. Non seulement son plan a échoué — stressés par les événements, ses parents sont aux abonnés absents —, mais des vies sont en jeu.

— Je vous laisse, mes parents vont criser, déclare-t-elle subitement.

— Je croyais qu'ils bossaient tout le temps, tes parents ?

Oups, la boulette !

Face au regard perçant d'Abdulaï, Mya invente un autre mythe, vite.

— Ils réclament des visios, pour prouver que mes devoirs sont faits.

— Alors que t'es en stage ?

Mya se mord les doigts de manquer à ce point de présence d'esprit ! Abdulaï est un vrai robot, il analyse tout ce qu'on lui dit en temps réel. Elle bobarde à nouveau :

CHAPITRE 5

FAUSSES PISTES

— Ils s'inquiètent que j'avance sur mon rapport de stage.

— OK. Du coup, tu penses à photographier les dossiers des patients ? Histoire que je compare leurs données ?

Abdulaï n'exclut pas de créer un algorithme dédié, manière d'étayer toutes ses hypothèses.

— Rendez-vous demain au château des Quatrans, confirme Kayden avant de regagner le tram en compagnie de Mao.

— Quatrans, c'est pas le nom du château, le corrigé Abdulaï. Juste le nom d'une maison incroyable du XV^e siècle, pas loin.

— Celle avec les boiseries rouges ?

— Absolument ! Du tram, tu peux admirer toutes ses fenêtres... un truc de dingue, pour l'époque !

— Dis donc, t'en sais des choses... Une véritable encyclopédie !

— Tu me fais lire n'importe quoi, je retiens l'information. C'est un ordinateur là-dedans, blindé de données superflues, s'amuse le garçon en tapotant son crâne du doigt.

— En bien plus bavard que Siri ! le taquine Kayden.

Mya, elle, est rivée à son téléphone, à bombarder son scientifique de messages paniqués.

Le père de Mya est plongé dans la lecture de *Ouest France*.

— Ça se transforme en crise sanitaire, s'alarme-t-il, tout en tendant le journal à son épouse.

Un article confirme que l'hôpital reporte des interventions afin d'accueillir plusieurs patients atteints d'une « intoxication d'origine inexpiquée ». Mya a le cœur qui va exploser. Elle a eu zéro réponse de son associé fantôme, en dépit de ses messages l'enjoignant à tout arrêter.

Son téléphone vibre depuis une heure — les autres la pressent d'accomplir sa mission, et de copier les dossiers hospitaliers. Kayden suggère même d'alerter la police, et Mya voit d'ici le scandale : si ses parents découvrent qu'elle est dans le coup, c'est sûr, ils n'hésiteront pas à la désadopter. Seule bonne nouvelle qui la console un peu, les gars n'ont pas pu attraper leur drone, hier soir — celui-ci leur a filé entre les doigts, preuve au moins que le scientifique est bien vivant. Mya sait toutefois ses heures comptées, ce loupé n'est qu'un mince répit.

Dans le tram qui la conduit au CHU, elle tente de noyer le poisson en promettant à Mao des nouvelles de sa grand-mère. Une affiche placardée sur un arrêt de bus — une baleine échouée sous une benne de plastique — lui souffle une idée pour sauver sa peau. Elle écrit aux quatre autres :

Et si on faisait fausse route ?

Genre, en fait, cette histoire, c'est une association qui cherche à alerter sur la pollution des océans ?

Ou prévenir des risques de sécheresse ?

Abdulaï

T'es sérieuse ?

Mao

Dénoncer les actes des hommes en cherchant à les tuer ? Pas futée, ton asso !

Kayden

Et donc, moi, je suis quoi ?

Un dauphin albinos ?

Mya

N'empêche
la piste mérite d'être creusée.
Qqn peut se renseigner ?

Tous les moyens sont bons pour freiner le plan d'Abdulaï, en attendant que le scientifique la recontacte enfin.

La silhouette du CHU se profile, massive et imposante. Mya ajuste sa blouse. Elle n'en revient pas du pétrin dans lequel elle s'est fourrée.

CHAPITRE 6

PIÈGES EN ALTITUDE

Kayden et Abdulaï sont heureux de se retrouver aux abords de la Guérinière.

Les nouvelles sont graves — Mya leur a confirmé *via* WhatsApp une dizaine de nouveaux cas ; pourtant, pas une mention à la radio, et peu de choses sur Internet. Abdulaï soupçonne les autorités de vouloir étouffer l'affaire : la presse s'entête à évoquer des « formes singulières d'allergies ».

— Alors j'ai fait mes calculs : au rythme où vont les choses, toute la population est menacée, à terme. À ce niveau de déni, c'est un scandale d'État !

Kayden attrape brusquement le bras d'Abdulaï. Quatre silhouettes se faufilent derrière un muret :

— C'est des gens de mon bahut. Tu crois que c'est les empoisonneurs ?

Abdulaï ne peut s'empêcher de pouffer gentiment :

— Bravo Sherlock ! Si j'ai besoin d'un détective, fais-moi penser à ne pas t'embaucher.

— Pourquoi ça ?

— Si tu prends la peine de t'infiltrer par drone pour empoisonner une ville entière, tu ne débarques pas à

quatre en soutien de la machine, une fois la police sur le coup. Viens, on leur parle. Peut-être qu'ils savent des choses qu'on ignore.

Les gars* semblent d'abord mal à l'aise qu'on les surprenne. Avec son air mi-lunaire, mi-avenant, Abdulaï réussit toutefois à les détendre.

— C'est une GoPro Mini, dans votre sac ?

— D'où tu sais ça ?

— Y a le fil de la batterie qui dépasse de ta veste. J'ai la même. Vous êtes là pour l'eau vous aussi ?

— Hein ? C'est quoi cette histoire ?... Eh ! toi, t'es dans notre collège... Kayden, c'est ça ?

— Oui, je vous avais reconnus.

La bande leur explique être sur la piste d'une « fine équipe » qui projetterait un casse au musée des Beaux-Arts.

— On cherche où fixer la GoPro pour surveiller l'endroit... Le château d'eau est un bon *spot* sauf qu'on ne sait pas comment grimper là-haut.

— On vous propose un *deal*, enchaîne Kayden.

Abdulaï patiente, tout ouïe.

— On se charge de fixer là-haut votre caméra.

* Les gars sont en l'occurrence un quatuor formé de Luco, Fatou, Clem et Nour, héros de la novella *Quatre ados pour un tableau* coécrite par le collectif de la Boîte noire et Guillaume Le Cornec pour la Cité Éducative de Caen, éditée par La Mutinerie, médiation & littérature.

Et en échange, vous, vous nous transmettez ce que vous filmez...

— *Deal.*

Au sommet du château d'eau, la nuit est longue pour les garçons. Tous deux se languissent que le drone surgisse enfin. Kayden propose de détailler la carte du ciel, afin de s'occuper, sauf qu'Abdulaï retient illico chaque info — le gars est un génie — et du coup ils ont vite fait le tour. Des pas résonnent soudain plus bas, puis un bruit de clés. Abdulaï braque aussitôt l'objectif sur la porte du box. Un homme au visage couvert par une capuche s'y engouffre. Abdulaï zoome et capte quelques images mais une minute plus tard, l'inconnu referme le battant et s'en va dans la nuit.

— Pas certain que ça les aide beaucoup, mes images... La lumière est pourrie.

L'attente reprend. Longue. Le vent souffle, glacial, et les premiers oiseaux se font bientôt entendre, signe que l'aube ne va pas tarder.

— Écoute !

Kayden croit entendre un son dans le lointain. Son imagination lui joue-t-elle des tours ? Non, c'est bien un vrombissement singulier qui se rapproche, et les incite à se cacher. Une silhouette ailée arrive depuis le centre-ville : le drone ! Il survole le cône du château et semble scruter les alentours. L'engin déploie

maintenant une sorte d'outil, comme des pincettes au bout d'un bras articulé, et se colle à la paroi.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ?

Kayden espère qu'Abdulaï a laissé la GoPro allumée. Soigneusement, le drone entreprend de desceller une grille d'accès, qu'il décroche puis maintient dans une forme d'apesanteur.

— Alors c'est comme ça qu'il s'infiltre. Sûrement un aimant surpuissant.

— Chut ! le fait taire Kayden, qui craint qu'à force de bavarder, Abdulaï les signale.

Au moment où le drone referme la grille, Kayden lance l'ordre :

— Maintenant !

Pro du Parkour, Abdulaï n'hésite pas une seule seconde et décoche un coup de pied, pile dans l'aile du drone pour le fracasser contre le mur, tandis que Kayden l'enserme déjà dans un sac lesté — hors de question qu'il leur échappe. Il sent la force du moteur qui le tire vers le haut :

— Aide-moi, je vais pas tenir longtemps !

Habilement, Abdulaï tâtonne à l'intérieur du sac, jusqu'à désamorcer l'appareil. Celui-ci s'éteint dans un souffle. Les deux garçons se sourient. Mission accomplie !

— On fait quoi ? On le transmet à la police ? s'enquiert Kayden.

— T'es fou. Si on fait ça, je peux dire au revoir à la naturalisation de ma mère ! Non, on va analyser ce que la bête a dans le ventre. Et toi tu récupères les vidéos auprès de tes potes ?

— Ça marche. Demain 18 heures, comme d'hab ?

— Y a urgence. J'ose pas imaginer la quantité de litres d'eau que cette saleté vient d'infecter.

CHAPITRE 7

BAS LES MASQUES

Le rythme des contaminations s'accélère. Les parents de Mya ne sont pas rentrés de la nuit. Et se sont contentés d'envoyer un unique message :

Interdiction de boire de l'eau du robinet.

Ou de prendre un bain.

Y a un problème à régler avec les tuyaux.

Ça y est, ils savent d'où vient le problème. Et les autorités sont certainement sur la piste de l'empoisonneur. Mya voit mal comment ils pourraient ne pas remonter le fil jusqu'à elle. Elle a envie de vomir, pas la force de manger et, régulièrement, elle se réfugie aux toilettes pour pleurer. Jamais elle ne s'est sentie aussi seule. Sans compter qu'elle doit rejoindre les autres, ce soir. Elle enfle ses plus beaux vêtements, les plus chers, aussi, histoire de se redonner confiance et, avec un peu de chance, concentrer l'attention de Kayden sur sa tenue. Mais à l'approche des tours du château, elle sent ses jambes qui flageolent. D'emblée, Abdulai perçoit qu'elle est livide.

— T'as bu de l'eau ?

Elle prétexte son rythme de travail à l'hôpital.

Quand Mao les rejoint, elle aussi a l'air mal en point.

— OK, les filles, c'est quoi le problème ? s'inquiète Kayden. Vous nous cachez un truc ?

Mao n'ose pas dire ce qui la tracasse. Trois jours qu'elle et sa grand-mère communiquent en rêve — comme une onde invisible qui les relie. Et cette nuit, des tas d'images ont déferlé. Yaay noyée, l'eau qui passait du bleuté au rouge sang et enfin le visage de Mya, surgissant au milieu des vagues, couvert bizarrement de lichen, de feuilles et de champignons... En arrivant, elle n'a pu s'empêcher de remarquer les mains de l'« infirmière ». Celles-ci sont noires de terre.

— J'ai rêvé de toi, lâche-t-elle à l'intention de Mya. C'était étrange, comme vision.

— C'est pas le moment de se raconter nos rêves, les recadre Abdulaï. Kayden ? Tu leur montres ?

— Tin-din !

Fièrement, Kayden dévoile leur butin : le drone, parfaitement désossé.

— On est bien face à un empoisonnement, s'emballe Abdulaï. Le petit réservoir, là, contenait des reliquats du produit injecté. Par contre, les gars ne sont pas bêtes : ils ont trafiqué l'identifiant. Du coup, pour l'instant impossible de retracer le propriétaire.

— Alors c'est mort ! s'exclame Mya avec un peu plus d'enthousiasme qu'elle le voudrait.

— Non, on va trouver une solution. En attendant, Mya, faudrait que tu nous donnes la composition exacte. T'as moyen de faire analyser ça à l'hôpital ?

Celle-ci carbure à toute vitesse et fait part de sa décision :

— Vous pouvez compter sur moi.

En mettant ses amis sur une fausse piste, Mya espère torpiller leur enquête. Et les faire passer pour des bleus auprès de la police, qui a sûrement d'autres chats à fouetter que de s'intéresser à leurs délires d'ados. De quoi tempérer ses amis. Et espérer qu'ensuite, doucement, l'affaire se tasse.

Quand les quatre ados se retrouvent, ce samedi en fin de matinée, elle a bricolé de fausses analyses sur papier à en-tête de l'hôpital, qu'elle déplie patiemment afin de donner de l'importance à sa révélation.

— Ce que le drone injecte, c'est juste du talc et du sulfate de cuivre. Un mélange toxique mais pas du tout mortel.

Abdulaï croise les bras, sourcils en pointe.

Mao, elle, la fixe d'un regard noir.

— Pas de traces de sèves ou de champignons, plutôt ?

— Quoi, t'as encore eu tes visions ? tente de la déstabiliser Mya.

— C'est pas du talc, Mya.

À quoi jouent-ils ?

— Je suis pas responsable des résultats, se défend-elle. C'est pas de ma faute s'ils ne vous plaisent pas.

— Tu crois que j'ai pas pris soin de l'analyser avant ? s'offusque Abdulaï. En gardant un échantillon pour faire des recherches de mon côté ?

— Vous m'avez tendu un piège ?

— Tu nous caches quelque chose.

— Et on voudrait bien savoir quoi.

Le monde de Mya s'effondre.

Elle éclate en sanglots.

— Je vous en supplie. J'ai besoin que vous m'aidiez.

Elle leur déballe tout.

Le scientifique. Son impuissance à le contacter, sans qu'elle s'explique ce silence radio. Et cette simple volonté au départ, d'attirer l'attention de ses parents, stratagème dont elle a l'impression qu'il lui a échappé.

Pleine d'empathie, Mao la sent sincère. Et puis, elle sait que Mya prend soin de sa grand-mère. Elle veut comprendre.

— Et pourquoi il s'obstine, alors ?

Mya hoche la tête, penaude.

— Mais j'en sais rien ! J'ai zéro nouvelle. Aucune idée de ce qu'il a dans la tête. Est-ce pour me faire du mal ? Ou alors il sait qui sont mes parents, et il cherche à les atteindre à travers moi.

— J'ai peut-être une idée pour inverser le processus, réfléchit Abdulaï.

Mya le regarde, inquiète.

— Tu vas prévenir la police ? Si mes parents découvrent que tout est ma faute, c'est un cauchemar.

— Faut pas non plus que ça retombe sur ma mère, réfléchit tout haut Abdulaï. Et qu'on me traite de complice !

— Ils ne nous croiraient pas, de toute façon, les apaise Mao, c'est bien trop gros. Sans compter que tu voulais pas que ça dérape comme ça... Hein, Mya ?

La jeune fille secoue la tête.

— Faut plutôt qu'on le prenne sur le fait, ton sorcier, confirme Abdulaï. Qu'on apporte des éléments. Et je me dis que tu peux nous aider.

— Vos vidéos, ça ne peut pas suffire ?

— Il nous faut son identité, des preuves irréfutables. On a le week-end pour agir. À mon avis, la police évite de faire fuiter les infos pour pas que le gars se méfie. Classique. Mais ce type de stratégie, ça ne tient qu'un temps. Avec ce qu'il vient d'injecter, les nouveaux cas vont se multiplier. Lundi,

ce sera la panique, la presse va se déchaîner. Ton « scientifique » va être aux abois. Et alors il sera trop tard.

CHAPITRE 8

GUET-APENS

Mya n'a rien à perdre. Elle accepte le plan d'Abdulaï : demander au scientifique de passer à la vitesse supérieure.

— Tu n'es pas supposée être au courant qu'on a fait prisonnier son drone. Et même si lui nous a vus, il ne sait pas qu'on est en lien. Son ignorance, c'est notre chance.

Mya envoie donc un message pour confirmer une livraison de matières premières :

**En revanche, pas dans le centre.
J'ai vu des mouvements louches.**

La bande d'amis a réfléchi plus tôt à un coin isolé. Et le barycentre du Calvados – marqué par une stèle au cœur de la forêt d'Ils, déserte la nuit – semble idéal pour une embuscade.

— Des géomètres ont calculé l'emplacement pour dire que c'est ici précisément que se trouve le centre du département, les épate Abdulaï.

— Merci pour la leçon, le taquine Mao, mais du coup on fait quoi ?

— Deux solutions. Soit le gars vient à pied. Et on peut espérer le filer. Soit en voiture. Et votre mission sera de repérer son immatriculation. Le reste, j'en fais mon affaire.

Kayden a consacré l'après-midi à coudre des tenues de camouflage pour leur opération spéciale. Casques en fougères, tissus kakis, jusqu'aux chaussures qu'il a masquées sous des pochons couleur terre.

— En position.

Mya doit déposer son « colis » dans un sac de jute sali, à quelques mètres du barycentre. Du haut de la tyrolienne, Kayden surveille les environs, tandis que Mao fait le guet aux abords de la clairière — le gars peut surgir de n'importe où. Accroché aux poteaux de la passerelle Madiba, qui enjambe le périph, Abdulai compte les voitures. Léger chuchotement dans son oreillette, la voix de Mao :

— Je devine une silhouette, à travers les arbres.

S'il s'agit bien du scientifique, hors de question de le laisser filer.

Deux minutes plus tard, nouveau signal. Mya cette fois :

— Colis récupéré. Je répète : colis récupéré. Le sujet remonte vers le périph.

Abdulai sent que ça va être à lui de jouer. Moins de trente secondes plus tard, il voit la silhouette qui

se faufile, suivie discrètement par Kayden. Les deux garçons se font signe, rajustent leurs cagoules : tout se joue maintenant. Abdulai glisse sur les rambardes, s'efforce d'être au ras du sol, surtout ne pas se faire repérer. Il longe les murets, saute par-dessus les haies, à travers les jardins, pour ne pas perdre le scientifique de vue. Celui-ci se dirige vers le parc archéo, musée à ciel ouvert qui témoigne du peuplement néolithique de la région... Abdulai redoute un guet-apens, les grilles sont fermées. Prévoit-il un rite satanique ? Et de convoquer les ancêtres ? Il y a des milliers d'années, des gens se sont installés ici, et c'est à ce même endroit que le gars prétend détruire toute une ville ?

Mais non ! Il s'engouffre dans le lotissement, évite la lumière des lampadaires et finit par déverrouiller le portillon d'un banal pavillon. C'est presque trop facile, confondant de simplicité. Abdulai communique sa position et, cinq minutes plus tard, les voici tous les quatre assis à quelques mètres de la maison, tandis qu'à l'intérieur, une ombre déambule de pièce en pièce.

— Et maintenant, c'est quoi l'idée ? chuchote Mao.

Bonne question...

— Regardez ! s'alarme Mya. Les lumières viennent de s'éteindre.

Alerter la police ?

Pas le plan de départ, rappelle Abdulaï.
Attendre que le scientifique sorte de chez lui ?
Pour qu'il contamine d'autres gens ? Certainement pas !

Dans son coin, Mao reste silencieuse, focalisée sur le tatouage qu'elle cache d'habitude — une grenouille, fruit d'un pari raté dans un premier collège, qu'elle préfère oublier. Elle se ranime enfin :

— OK, en me concentrant, j'ai pu visualiser chaque pièce.

Les autres croient à une plaisanterie, mais non. Sur le carnet de croquis de Mya, Mao détaille le plan de la maison. L'emplacement des ordinateurs, du labo, là où prendre des photos... Dingue ! Mao voit à travers les murs. Abdulaï s'enthousiasme :

— OK, j'ai tout ce qu'il me faut. J'y vais.

Pas le temps de l'en dissuader qu'il grimpe déjà à la gouttière.

CHAPITRE 9

VOTRE MISSION, SI VOUS L'ACCEPTEZ...

La lucarne du grenier s'ouvre sans peine. Abdulaï s'inquiète : il aurait dû s'assurer auprès de Mao que l'homme dormait bien, ou de l'absence de chiens... Mais trop tard. Il glisse sur le parquet, croisant les doigts que rien ne grince. Patiemment, il longe une porte derrière laquelle résonne un ronflement — Abdulaï retient son souffle. Le sous-sol n'est pas fermé à clé. Et sous le faisceau de sa frontale, c'est un véritable labo de savant fou qu'il met au jour. Des fioles, un alambic. Abdulaï filme tout, il relève des indices qui confirment où il se trouve. Et prie pour que l'ordinateur soit facilement craquable. Décrivant aux autres ce qu'il fait, il en appelle aux visions de Mao. Elle lui parle du chien mort, de son nom indiqué sur la vieille niche, visible du portillon. Abdulaï tente le coup, en ajoutant 14, code du Calvados. Bingo, c'est le bon mot de passe ! Soigneusement, il fouille chaque fichier, chaque messagerie... Efface toute trace de Mya. Comme ça, même si l'empoisonneur parle d'elle à la police, personne ne le croira et lui ne pourra rien prouver.

— D'autant que ça n'a pas de sens, vu le métier de tes parents, lui a garanti Abdulaï.

Il remonte au grenier.

Quand il surgit par la lucarne, les yeux de ses amis s'illuminent. Vite, tous les quatre rejoignent la ferme de Mao, située à quelques rues seulement. Face à leur enthousiasme, Mao leur précise qu'il n'y a pas si longtemps, la commune d'Ifs était riche de dizaines de bâtisses agricoles comme celle-ci.

— La mairie elle-même est installée dans une ferme aussi vieille que Louis XIV !

Sous les néons de l'étable, et les yeux ahuris des vaches, Abdulaï déballe son butin. Armés de gants, ils feuilletent les bribes glanées. Les carnets noircis de pensées. Abdulaï fait défiler ses photos : les graffitis aux murs, les notes barrant des tableaux magnétiques.

— Ma pauvre Mya, décrète Mao, le gars est si-phonné. T'es clairement mal tombée.

— Faut jamais faire confiance aux inconnus sur Internet ! Je le sais bien, pourtant.

*Je ne veux pas mourir seul.
Le monde court à sa perte.
Vous périrez tous ici avec moi.*

Autant d'injonctions qui s'étalent à longueur de pages. Mao comprend mieux les images qui l'ont

submergée, ces derniers jours.

— Symptomatique de la politique de la terre brûlée, genre après moi le déluge, confirme Abdulaï. Tu as servi de déclencheur à sa psychose, Mya. Sous couvert de t'aider, il t'a utilisée pour entraîner le monde dans sa chute.

— Bref. On apporte tout ça à la police ?

— Euh, on est certains que je crains rien ? se tracasse Mya.

— Foi d'Abdulaï !

À l'aube, c'est Kayden qui se charge de balancer les preuves devant le commissariat de la rue Guynemer ; dans la foulée, Abdulaï envoie un message depuis un ordi protégé par un VPN, pour confirmer le dépôt. Ne reste qu'à attendre.

— Quant à toi, Mya, décrète Mao, tu vas imiter les symptômes des patients intoxiqués. Histoire que tes parents flippent un peu.

Pas très *fair play*, mais aux grands maux, les grands remèdes. Quand sa mère découvre les plaques d'urticaire qui couvrent l'avant-bras de sa fille — en réalité du simple maquillage, qu'a appliqué Kayden —, elle vire toute blanche.

— Tu as bu de l'eau ?

— Évidemment. Et puis j'ai pris un bain, aussi.

— Mais, on te l'avait interdit !

CHAPITRE 10

RIVERSPLASH SANS RETOUR

— Je me suis dit que tu me confondais avec un de tes dossiers. Si je te voyais plus souvent, j'aurais pu te demander des explications en direct, mais bon, comme vous êtes jamais là...

Sa mère vacille, au point de s'asseoir au bord du lit.

— Oh mon Dieu, ma chérie, je suis désolée. On a beaucoup de travail, tu sais.

— Mais une seule fille. Ce serait dommage de la perdre.

L'information semble monter au cerveau de sa mère. Est-ce la magie des ondes transmises par Mao, qui a promis de faire des incantations ? D'autant que quelques minutes plus tard, c'est au tour de son père de faire irruption dans la chambre, légèrement fébrile.

— Tu veux qu'on fasse des crêpes ?

OK. Mao a vraiment des pouvoirs.

Cette fois, c'est dans les rues d'Hérouville que le gang se retrouve : Mya veut absolument leur faire découvrir deux des fiertés locales, le « panda » et le « zèbre », sculptures improbables dominées par la silhouette caractéristique du château d'eau, connue de tous les habitants, avec ses trois citernes, chacune dans une nuance de bleu différente.

— Vous avez vu la presse ? lance Abdulaï. Fin de l'épidémie.

— Ma grand-mère est rentrée hier soir.

Mya, de son côté, a glané des infos auprès de ses parents :

— « Le responsable a été mis hors d'état de nuire », ils m'ont dit. Son nom serait Jean-Marie Besnard.

— Je suis passé devant chez lui, acquiesce Kayden. Sa maison est même sous scellés. C'est pas rien.

— On a donc un truc à fêter, s'enflamme Mya. C'est quand même grâce à nous, tout ça. Enfin, c'est grâce à vous.

— Il fait trop beau. On se chauffe pour rejoindre la mer, ou tout du moins le stade nautique ?

— Euh... pas certain qu'Abdulaï soit partant, s'amuse Kayden.

D'un même élan, les filles se tournent vers lui.

— Ah bon, pourquoi ?

— Abdu ?

— Je confirme. Ma plus grande phobie, c'est l'eau...

Les filles n'en reviennent pas.

— Et tu passes tes nuits en haut des châteaux d'eau ?

— Chacun ses petits paradoxes.

— Bon. Sortie Festyland à la place ? leur suggère Mao. J'adore les montagnes russes, surtout le 1066.

— Ah ! je comprends mieux la grenouille sur ton bras, la taquine Mya.

— C'était juste mon surnom, petite. Parce que je m'asseyais en tailleur.

Mya sourit. Passer au stade des confidences, c'est le signe que l'aventure les a soudés ; elle espère qu'ils ne se lâcheront pas de sitôt.

— Banco pour Festyland, se décide Abdulaï. Promettez-moi juste une chose : on évite le Riversplash !

— Tope-là !

— Surtout si c'est pour choper des boutons !

Achévé d'imprimer en mai 2025

par NII

1, rue Léopold-Sédar-Senghor — 14460 COLOMBELLES

INNOCENCE COUPABLE

Mao, Mya, Kayden et Abdulaï sont quatre ados aussi différents qu'on peut l'être. Scolarisés dans différents établissements de Caen, ils vont vivre — ou plutôt subir — l'une des pires crises qu'ait connues la ville depuis des décennies.

Une étrange épidémie qui frappe à l'aveugle gagne en intensité et menace de faire basculer la paisible cité normande dans la plus sombre des dystopies.

Loin de rester les bras croisés, nos quatre jeunes héros vont s'engager à corps perdu dans une enquête pour tenter de comprendre et d'arrêter le mal qui se répand.

La Team SLGM est un collectif formé de quatre classes de collégiens de Caen, d'Ifs et d'Hérouville-Saint-Clair.

Guillaume Nail est auteur jeunesse, scénariste et comédien. Dans ses romans destinés aux adolescents, il explore des thèmes universels tels que l'amitié, l'identité et les défis de l'adolescence.

Illustration de couverture : Gildas Joulain.



Gratuit. Ne peut être vendu.